

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 16

Artikel: Le mois du martyr : Davel : poème : [suite]
Autor: Monneron, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203289>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'heretâdzo ào père Butso.

STASSE l'è dza vîlhe, quasu asse vîlhe que la terra, ma que fa bon redere et contâ de tein z'à autre, po quo nion ne l'aooblle.

Lâi avâi en iâdzo on certain Butso que l'avâi, quemet on dit, prâo bin ào sèlao et min de dévalle à l'ombro. Quand l'è que fu vîlho et tot moindro, lâi vint à l'idée de s'remettre à son valet. Lâi baillé dan tot cein que l'avâi, ma s'ètai reservâ son teni et son medzi, que lâi deves-sâi fourni. Seimblâiâve que tot l'allâve su dâi ruvette, mât lo pouro Butso s'apêçai binstout que l'a fê onna patse de fou ; peinsa-vo vâi, assébin : son valet et principalameint la ballafelhie, onna gringaletta que l'avâi on mor à motcha, lâi baillivant pas pi bin adrâi à medzi, lâi fasant châota lo petit-goutâ soi-disant que cein le farâi toussâ la né, jamé son lhî n'êtai fê, sa paillésse jamé brassâie et adi bramâ et disputâ. Po bin dere, lâi fasant quemet à n'on caon po cein que n'avant pe rein à preteindre, du que lau z'avâi tot bailli. Lo père Butso, cein lo minâve et ie bourmâve sa colêtre ein catson ein sondzeint à la cavilhe que l'avâi fête de s'remettre à son valet.

Tot parâi on dzo ie sè dit dinse :

Atteinds-tè vâi, crâio bin que l'é trovâ mon affère po cliouire lo mor à ma brâva ballafelhie. — S'ein va adan vè ion de sè camerder et lâi dit dinse :

— Dis vâi, Sami, prête-mè vâi on par d'ëtius po on momeint. Tè vu lè raportâ tot tsaud.

Sami lè lâi baillé. Lo vîlho Butso va dein son pâilo, s'einclou et queumeince à comptâ elliau z'ëtius ein brameint on bocon fêt : « Cinquanta, cinquantion,... soixanta,... houstanta,... ceint... » Ma ellia guieux comptâve adi lè mîmo et fasâi état de lè reduire dein onna tiécetta que sè cotâve avoué on cadena. Cein fasâi tant de trafi que vaitcâ la ballafelhie qu'arreve guegn pè lo perte de la serraille, iò fut èbahia de vêre elliau pîce et sè peinsâve que la tiécetta ein ètai pleina dû que comptâve adi : « Cinq ceint,... mille. » Lo vîlho, ora, avâi tot reduit et l'avâi pas pî verâ lè pî po rebailli l'erdzeint à Sami, que sa ballafelhie châotâve ào pâilo et solèvâve la tiécetta que l'êtai gaillâ pésanta. On lâi oyâ senailli. « Lo vîlho l'avâi oncora oquie, que sè peinsâ dinse, no z'avâi pas tot bailli. Lâi faut teni lè pî ào tsaud. » Lâi avâi dessu lo couvicio on beliet que sè desâi : « Ceci, c'est pour mon fils et ma belle-fille s'ils me soignent bien dans mes vieux jours. »

Et du clli dzor, rein ne manquâ ào père Butso : dâi truffie frecache po dèdjonnâ ; trâi verro à dhî-z'hâore ; po dîna adi dau routi ao bin de la dauba, dau frecasson ; à petit-goutâ dau grietz, dau fremâdzo et que sè-o oncora. Et sa ballafelhie lâi desâi adi : « Medzî, père, vo faut bin vo gouvernâ. » Sa paillésse étai adi brassâie et lè pudze tiâfe ti-lè dzor. On ne lo remauvâ pas, câ ie sè peinsâvant que faillai bin lo soignâ po avâi lo magot. Lo vîlho Butso étai benhirâo quemet on mestre : medzîve bin, bêvessâi pas mau et droumessâi quemeton pliott.

Tot parâi la mort vint lo gravâ de medzi, de bâre et de droumi.... Adieu, pedance, piquetta et bon lhî. Lâi falu modâ po lo cemetiro. Salut, père Butse !

Adan la ballafelhie et lo valet châotant ào pâilo et décotant la tiécetta ài z'ëtius. « Euh ! lo sacré guieux ! Lâi a pas pi on batse ! Diabe lo preingne-te pas ! No z'a einguieuza, lo vîlho co-tien », qu'on lè z'oû dere et teimpeta.

Et ie toundant la tiécetta iô lâi avâi rein que dâi pierre et on beliet que l'êtai écrit dessu : « Clliau melion sant po accouilli à ti clliau que sant prâo fou po sè remettre à lau valet dèvant lau mort ». — **MARC à LOUIS.**

Douce assurance.

Un malade à son médecin :

— Hélas ! non, docteur, je n'ai pas peur de mourir ; mais ce que je redoute, c'est d'être enterré vivant.

— Soyez tranquille, mon cher, du moment que c'est moi qui vous soigne.

Beau-papa s'y attendait. — Au retour du voyage de noce. Le gendre à son beau-père :

— J'ai le regret de vous dire que la vie avec votre fille est impossible.

— Vous ne m'apprenez là rien d'extraordinaire, mon gendre ; je pensais bien que vous n'y tiendriez pas plus d'un mois ; aussi ne puis-je que me féliciter d'avoir seulement loué le trousseau d'Adélaïde.

Les pièces modernes. — Monsieur à madame :

— Tu tiens absolument à aller au spectacle ce soir ?

— Oui, on joue une pièce dont je ne sais plus le nom, mais il s'agit d'une peinture de mœurs modernes.

— Ah ! laisse-moi tranquille avec tes pièces modernes : en les voyant jouer, on ne sait jamais si l'on est au théâtre ou bien à la maison.



L'ARRESTATION DE DAVEL

Ce cliché est extrait de l'« Album-Souvenir du Centenaire », édité par la maison Yve Krieg et fils, à Lausanne.

L'heure de Lausanne, s. v. p.

Il y a, en ce moment, à Lausanne, conflit entre les autorités et les ménagères. Oh ! c'est un tout petit conflit, presque imperceptible ; à peine les journaux en ont-ils eu l'écho.

Un règlement municipal défend expressément de déposer, le soir, les caisses de balayures devant les maisons. C'est fort bien ! Ces amoncellements de caisses et d'ordures, sur le trottoir, devant les portes, n'ont rien d'agréable à l'œil, ni à l'odorat, n'en déplaise aux pauvres héres qui, dans le silence de la nuit, frôlant les murs, viennent y chercher les débris de vieille ferraille, les chiffons, qu'ils iront vendre, le matin, pour quelques misérables sous. N'en déplaise aussi aux chiens — étiques et ventrus — qui, à coups de pattes, tournent les caisses fond sur fond, en dispersent le contenu sur la chaussée, dans l'espoir d'y trouver occasion d'aiguiser leurs mollaires sur quelque os tout barbouillé de poussière, de suie ou de marc de café et nu, souvent, comme un ver.

A qui enfreint le règlement : comparution en « section de police » et amende.

Le règlement prescrit qu'à l'appel argentin de la clochette des balayeurs de ville, du sous-sol au sixième étage, toutes les ménagères à cheveux gris, toutes les bobonnes en bonnet blanc, doivent, alertes ou clopinant, accourir, caisse en mains, au tombereau municipal.

Fort bien encore ! A cela, personne ne réplique. Mais, où les choses se gâtent, c'est lorsque la clochette des balayeurs prétend au rôle de réveil-matin et que ses tintements viennent surprendre nos dames au saut du lit, en un costume où elles n'aiment guère à se montrer, même avec une caisse de balayures dans les mains.

Farceurs de balayeurs, va !

Non, cela n'est pas admissible. Un règlement peut être sévère, draconien : on l'enfreint ; il peut être plus ou moins concis et clair : nul n'est tenu de le comprendre, hormis ses auteurs et, à la rigueur, les personnes chargées de son application ; il peut être curieux, indiscret — ils le sont souvent, plus que de raison, les règlements — mais, il ne doit point manquer à la galanterie.

A la galanterie, chacun est obligé, même les règlements. D'ailleurs, il ne faut point oublier que ceux-ci sont faits surtout pour les hommes ; qu'en ce monde, les dames sont toujours un peu au bénéfice de l'exception. Elles n'aiment pas la manière forte, dont les autorités abusent quelquefois. En voulant trop molester les dames, on s'expose tôt ou tard à une protestation énergique des maris, car ce sont eux, en fin de compte, qui pâtissent. Qui va en section de police ? Le mari. Qui paie l'amende ? Le mari.

Si nous avions quelque conseil à donner à nos épouses, nous leur dirions :

« Pour votre tranquillité personnelle, pour celle des ménages de vos administrés, rétablissez bien vite, dans l'horaire de courses des tombereaux de balayures, l'heure lausannoise, la bonne heure lausannoise qui n'a jamais tant aimé à voir lever l'aurore et qui n'en est pas, pour cela, moins vertueuse ».

Rencontre.

— Un crêpe ? Ah ! pauvre ami, excusez-moi, je n'en savais rien ! Et depuis quand êtes-vous veuf ?

L'ami, très grave :

— Depuis la mort de ma femme.

LE MOIS DU MARTYR**Davel.**

Poème de Frédéric Monneron.

III

LE BANQUET

Aux jours de sa jeunesse on le vit maintes fois Ranimer les banquets aux accents de sa voix ; Mais, moins jeune, à la table il rêvait en silence, A moins qu'il n'eût au cœur une ferme espérance. Et Davel espérait. — « Oh ! le temps est venu,

» Disait-il à son hôte, où l'ours sera vaincu :

» Nous rognerons sa griffe, et, la tête enchainée,

» Nous le ferons rôtir à notre cheminée.

— « Bien parlé, disait-on, riant avec malice.

» Buvez, major Davel ; nous briserons nos fers,

» Et nous nous vengerons de ces baillis si fiers.

» Dès que l'aube aura lui, Davel, je vous répète,

» Vous verrez près de vous plus d'une baïonnette.

» Notre puissant conseil secondera vos vœux ;

» On parlera de vous chez nos derniers neveux.

— Mais Davel soupirant : « Pourquoi parler de gloire ?

» Dit-il. Je ne demande à Dieu que la victoire.

» Et si, du bon combat, le prix est remporté,

» Que nos derniers neveux goûtent la liberté !

— Mais, qu'on m'oublie ! Alors, rompt ce ton

[sévère],

De son hôte sans cœur Davel choqua le verre ; Mais le cristal heurté ne put pas résonner, Et Davel un instant se sentit frissonner.

La lumière tombait, vacillante et moins vive.

— « Au revoir, à demain, disait chaque convive :

» Demain, c'est un grand jour ! . . .

IV

L'ARMÉE A LAUSANNE

La scène a donc changé ; du banquet à la chaîne, du plaisir à la mort, ainsi tout nous ramène. « Allons, se disaient-ils, fêter son beau réveil, » Et, pour le prévenir, surprenons son sommeil. Mais Davel cependant sur sa couche sommeille, Rêvant à son pays, aux amis de la veille. Il croit voir ses soldats, découverts, à genoux, Prier pour la patrie, et ce rêve était doux. Mais prends garde, Davel, que ton cœur ne s'y fie ; Ah ! qu'il faut retrancher aux rêves de la vie !

Pour fêter son retour, il voyait au village Ses nièces préparer son pain et son laitage. Seulement, à l'écart (il ne savait pourquoi), Tandis qu'il conversait sans trouble et sans effroi, Isaline et Marie essayaient quelques larmes. Et ce songe indiscret avait pour lui des charmes. Mais au bruit de leurs pas le guerrier s'éveilla.

Les sylphes souriants qui sous ses yeux passaient Dans un rayon du jour doucement s'effaçaient. Ainsi le ver luisant qui resplendit dans l'ombre, Aux lueurs des flambeaux se ternit, pâle et sombre. Ainsi les doux secrets qui descendant du ciel Sur les ailes des nuits, pour l'âme du mortel, Se perdent au grand jour

Mais Davel de son cœur bannit ces rêves d'or ; C'est la liberté qu'il veut songer encor. Ses hôtes cependant environnaient sa couche, Epiant son réveil, le sourire à la bouche. — « Voyez, lui disaient-ils, voyez quel beau soleil ! De notre indépendance éclaire le réveil ! » A cheval ! à cheval ! Davel, la tête nue, Faisait signe aux soldats qui marchaient dans la rue, Et lui-même déjà, le pied dans l'étrier, Caressait de la main les flancs de son coursier.

Sourde au commandement, la troupe est immobile, Et son coursier lui-même, à sa voix indocile, Se dresse en frémissant, car une forte main Fait jaillir son écume en lui pressant le frein. « Davel ! » dit un soldat, d'une voix de tonnerre, Et, relevant sa crosse, il en frappait la terre : « Descends de ton cheval, et ne résiste pas, » Car vois-tu ces drapeaux qu'on arbore là bas ! » Trahison !... murmura Davel mélancolique. Sur les crins du coursier se penchait, sans réplique, Pour y cacher les pleurs qui roulaient dans ses yeux, Davel s'achemina, grave et silencieux, Au château baillival. Les tourelles rougeâtres, Aux toits pyramidaux flanquent les murs grisâtres ; Là, sous l'humide voûte, un silence éternel. Se roule dans la nuit. C'est là qu'allait Davel. A l'instant où son pied se posa sur la dalle, Davel se ressouvrit du soir où, dans la salle, Sous un masque trompeur, son hôte s'égayait : Cet ami dédaigneux, Davel le revoyait :

« Eh bien ! lui cria-t-il d'une voix presque amère, » La mort a donc rempli ta coupe hospitalière ! » Mais, va, je te pardonne et je prierai pour toi ; » Adieu, dans tes festins ne songe plus à moi ! » On trahissait Davel. Un jour, ô ma patrie ! Nous te verrons rougir de cette félonie, Lorsque la liberté, quittant l'habit de deuil, Evoquera Davel de son triste cercueil.

(*La fin au prochain numéro.*)

Mauvaise heure. — Un vieux berger reçoit de la Société protectrice des animaux une médaille et un peu d'argent pour les bons soins donnés à ses bêtes.

— Et maintenant, mon brave, lui dit le président, en lui serrant la main, nous vous attendons ce soir à sept heures, au banquet. Votre place est réservée.

— Bien fâché, mossieu, mais c'est à c'te heure-là qu'on donne à manger aux bêtes ; vous souperez sans moi.

Un bon saint. — Une brave femme avait pour mari un ivrogne à qui elle avait en vain fait la leçon. Tous les jours, il rentrait ivre à la maison et c'était une nouvelle scène.

Découragée, la femme s'en va à l'église et s'agenouille devant la statue d'un saint en implorant son intervention afin qu'il corrige son homme.

Quelques jours après, le mari se met au lit, en vingt-quatre heures, il passe de vie à trépas.

— Eh ! que ce saint est pourtant bon, fait la bonne femme, y donne plus qu'on ne lui demande.

Bavardage.

Il n'y en a point comme nous, c'est entendu ! Toutefois, notre conversation ordinaire n'a rien de remarquable, au point de vue de la clarté de la pensée et de la précision du langage. Pour preuve, ces propos échangés entre deux dames qui se rencontrent :

LA PREMIÈRE : Eh, bonjour ! ma chère, comment allez-vous ?

LA SECONDE : Il y a si longtemps que je vous ai vu....

LA PREMIÈRE : Merci, et vous-même, comment cela va-ti ?

LA SECONDE : Eh bien, oui, n'est-ce pas....

Et le coq-à-l'âne se poursuivait, tandis que je lançais une bouffée de la fumée de mon cigare, en songeant à l'inutilité de tant de conversations semblables qui se débitent tous les jours.

Le pantalon.

AUJOURD'HUI que la culotte revient plus ou moins à la mode, grâce aux sports, il est intéressant de savoir à quelle époque précise le pantalon a été porté en France et en Europe.

C'est dans les premiers jours de la Restauration que la mode du pantalon fut décidément acceptée ; mais elle ne triompha pas sans peine de la culotte. Les muscadins aux formes peu saillantes s'empressèrent d'adopter le pantalon ; mais les Apollons du boulevard de Gand luttèrent contre le nouveau vêtement et ne se décidèrent qu'avec peine à se défaire de la culotte courte qui laissait voir leurs beaux mollets.

Nous devons ajouter aussi que, déjà sous l'empire, on avait tenté d'introduire l'usage du pantalon ; il avait même été adopté dans l'armée. Mais la noblesse et les salons de la bourgeoisie parvenue s'étaient montrés hostiles à ce changement de vêtement.

Le comte d'Artois, toujours frivole et prétentieux dans ses séductions malgré ses soixante ans, n'eut garde d'endosser un vêtement qui dérobait ses attractions au beau sexe.

Lorsque le frère de Louis XVIII monta sur le trône en 1824, le pantalon avait à peu près conquis l'empire de la mode et, sauf de rares exceptions, était porté en Europe comme en France.

Mais le monarque s'était efforcé de le maintenir banni de son entourage. Le vieux Céladon, chasseur intrépide, avait encore la prétention de montrer ses atours en costume collant de chasse et revêtait avec gloire la culotte de peau chamois qui dessinait le contour de ses jambes.

A la révolution de juillet, la culotte disparut complètement. Le monarque se montra aux glorieuses journées, à l'Hôtel-de-Ville, aux Tuilleries, puis au Palais-Bourbon et dans la rue avec un pantalon blanc ou noir et avec un chapeau de général ou en feutre gris selon les circonstances. La mode du pantalon se généralisa dès lors dans toute l'Europe.

Corruption électorale.

Un candidat, fort riche, accoste tous les électeurs qu'il rencontre :

— Je vous parie cinq francs que je ne serai pas nommé.

L'électeur, naturellement, accepte le pari.

Avril.

Se tonnè à mai d'avri
Petits z'grands dussont s'rezzo !

Quand il tonne en avril,

Prépare tels barils.

Bourgeon qui pousse en avril

Met peu de vin au baril.

Avril froid, pain et vin donne.

Avril et mai, de l'année

Font tout seuls la destinée.

Avril pluet aux hommes,

Mai pluet aux bêtes.

Ce qui signifie que la pluie d'avril est favorable aux graines et celle de mai aux fourrages.

Aô mai d'avri,

Faut s'e vaire quevri.

Pour connaître combien vaudra

La quarre (quarteron) de bled, il faudra

Tirer un grain germé de terre

Et puis compter sans plus tarder

Combien de racines il aura,

Car autant de fois il vaudra.

Avril doux,

Quand il s'y met, c'est le pire de tous !

Avril pluvieux et mai venteux

Font l'an fertile et plantureux.

En avril, nuée ;

En mai, rosée,

Quand on perd son avril, en octobre on s'en plaint.

L'agriculteur qui ne travaille pas en avril n'a pas de récolte en automne.

En avril s'il tonne
C'est nouvelle bonne.

Compliments.

En soirée d'amateurs. On vient de baisser le rideau. Un invité se précipite derrière le décor pour féliciter les artistes-amateurs.

— Madame, vous avez été exquise. Ce rôle vous va comme un gant.

— Toujours flatteur, monsieur Armand. Je sais trop bien, hélas ! qu'il fallait à ce rôle une interprète jeune et jolie...

M. Armand, avec un sourire idéal :

— Vous avez prouvé le contraire, madame.

Incrovable.

Une cuisinière se présente.

— Où avez-vous servi en dernier lieu ? demande la dame.

— Chez un aveugle.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Parce qu'il était trop regardant.

L'Opéra.

Jeudi, s'est ouverte la saison d'opéra, par la représentation de *La vie de Bohème*, de Puccini. Nous avions eu déjà, il y a deux ou trois ans, la partition de Leoncavallo. Qui des deux l'emporte ? Il serait difficile de le dire ; les avis sont très partagés. Mais, où les avis sont unanimes, c'est sur la valeur de nos artistes lyriques. Tout témoigne que puisse être un jugement basé sur une seule audition, il ne semble pas que l'on doive revenir de la très bonne impression de cette représentation de débuts, au contraire. M. Darcourt a fait un excellent choix et, d'avance, on lui peut prédire une belle saison.

Une seconde représentation de *La Vie de Bohème* aura lieu mardi.

Variétés.

Le Kursaal a pris maintenant coutume d'inscrire à son programme un peu de comédie, et cette innovation paraît être fort goûtée de ses habitués. Il est vrai que M. Tapie s'est assuré le concours de quelques artistes dont on ne peut dire que du bien. De temps en temps, une opérette aussi figure au programme ; puis, à côté de cela, se rangent naturellement toutes les attractions habituelles des scènes de « Variétés », et dans le choix desquelles la direction a presque toujours la main heureuse.

Pour cette semaine, par exemple, le spectacle est des plus attrayants (Voir aux annonces).

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

AMI FATIO, successeur.